

Ne pas se pencher au dehors — *Nicht hinauslehnen*

Hans-Jürgen Greif

Number 24, July–August–September 1986

D'ici et d'ailleurs, la nouvelle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20531ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Greif, H.-J. (1986). Ne pas se pencher au dehors — *Nicht hinauslehnen*. *Nuit blanche*, (24), 50–53.

NE PAS SE PENCHER AU DEHORS-NICHT HINAUSLEHNEN

Outre ses travaux sur Christa Wolf, Siegfried Lenz et J.-K. Huysmans, le Québécois d'origine allemande Hans Jürgen Greif a fait paraître un recueil de nouvelles, Kein Schlüssel zum Süden (Bläschke, 1984). Le texte que voici en a été extrait et traduit de l'allemand par André Desfilets que les lecteurs de Nuit blanche connaissent déjà pour le panorama de la prose allemande contemporaine qu'il présentait dans notre 21^e livraison.

par
Hans-Jürgen
Greif



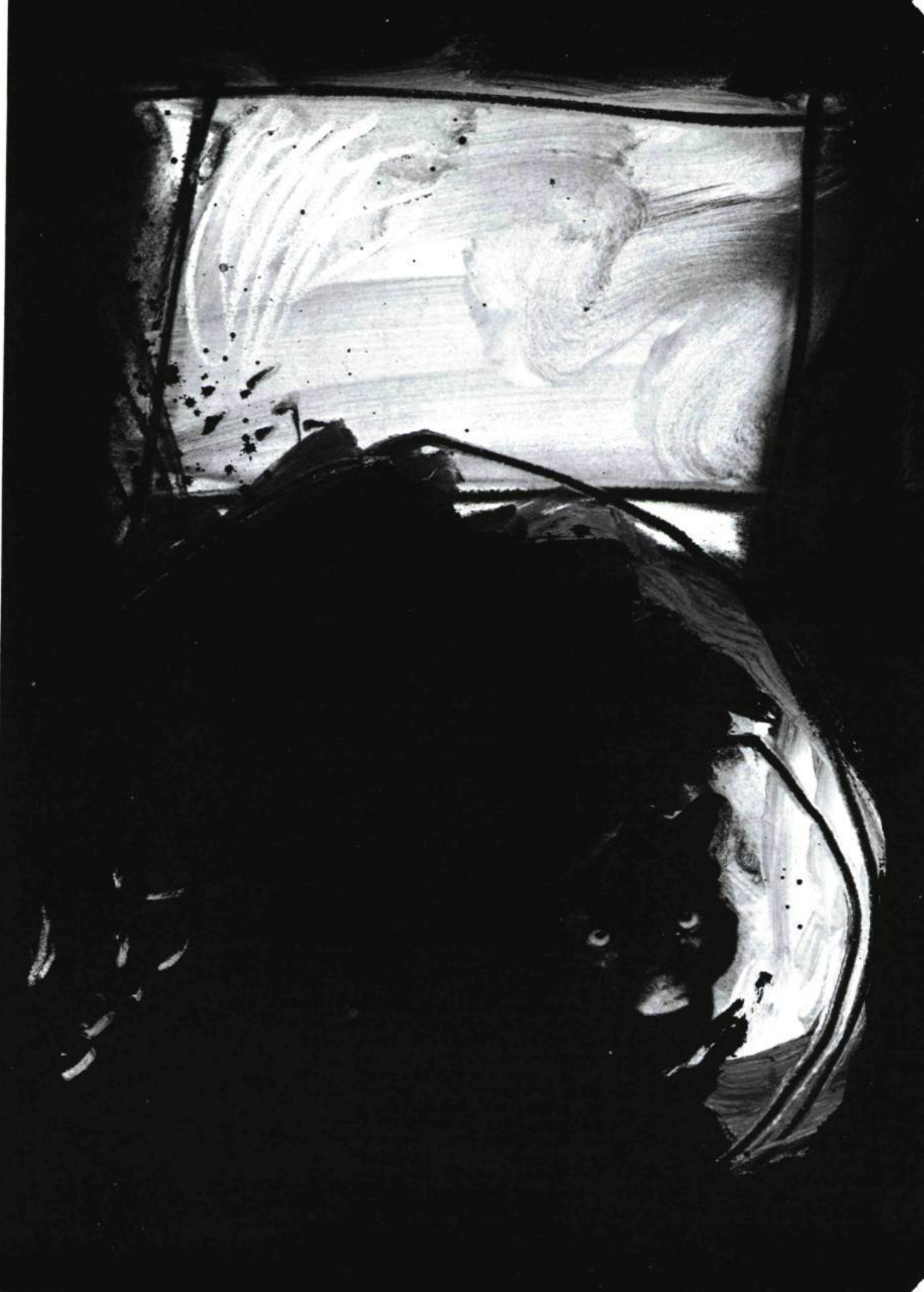
on séjour à Meknès touchait à sa fin, je devais partir. La nuit qui précède un assez long voyage, il est fréquent que je fasse de mauvais rêves et j'ai la hantise du profond sommeil des heures matinales. Me réveillant cette fois encore trop tôt, je m'efforçai de ne point céder à la fatigue et me sentis nerveux et courbatu. C'est à peine si le café améliora mon humeur. La cuisine m'apparut encore plus grise qu'à l'ordinaire. Cécile et 'Rquia parlèrent peu. J'étais mécontent; je trouvais mon comportement inamical et injustifié.

'Rquia insista pour m'embrasser sur le front, les épaules et le cœur. Elle savait que nous ne nous reverrions pas. Elle avait les traits tirés et les yeux enfoncés comme pour exprimer le chagrin. Avec fébrilité, elle allait et venait de la voiture à la maison, musardait dans la cuisine et semblait vouloir retarder à tout prix l'instant du départ. Cécile lui signifia d'un ton ferme de monter dans la voiture. Elle s'y était finalement assise, toute blottie, troublée par l'odeur d'essence et regardant fixement ma valise d'un air morose.

Contre toute attente, la matinée était claire et fraîche. Nous ouvrîmes les fenêtres; l'air frais fit virevolter la poussière que le vent d'est des derniers jours avait soufflé dans les fentes des portières et des fenêtres de la voiture. 'Rquia ne dissimula point son soulagement lorsque nous arrivâmes devant la gare à l'architecture prétentieuse. Elle y pénétra aussitôt par la grande porte battante de verre, alla s'installer près du premier guichet pour avoir une vue d'ensemble de cet édifice dont elle

découvrait le faste pour la première fois, et afficha sa satisfaction de voir plus de Berbères et d'Arabes que d'Européens dans le hall. Comme à l'accoutumée, j'éprouvais un sentiment d'embarras quand 'Rquia nous accompagnait hors de la maison ou du jardin. Même parmi les siens, elle donnait l'impression d'être une étrangère. Ses gestes m'apparaissaient exagérés; je la soupçonnais de vouloir se donner de grands airs face à Cécile et à moi et de pavaner dans un rôle qu'elle désirait jouer depuis longtemps déjà. C'était sans doute en mon honneur, supposai-je, qu'elle avait revêtu ses jupes du dimanche. Tout cet attirail scintillant de fils argentés et de points dorés détonnait dans le hall de pierre aux guichets enchâssés dans le granit et aux bancs bruns inhospitaliers. Munie de quelques pièces de monnaie, je l'envoyai au buffet poussiéreux où elle pouvait passer un bon moment à marchander du thé et des pâtisseries sèches aux amandes avec l'employé d'aspect bourru et somnolent.

Cécile sembla, elle aussi, heureuse d'en être débarrassée. Nous passâmes devant les guichets où se tenaient des hommes habillés de blanc et de brun. Le vent avait balayé la poussière du quai et dans les boîtes de grès, les misérables fleurs en étaient grises et à moitié desséchées. Nous atteignîmes rapidement l'extrémité de la voie en ciment pour arriver là où devait s'arrêter la tête du train. Peu de gens, pour la plupart des Européens, s'y trouvaient. Mon attention fut attirée par un Arabe de grande et forte taille; il mangeait nonchalamment une orange. Une femme voilée se tenait à ses côtés. Le visage de l'homme était brun jaunasse, les paupières pendaient mollement sur les pupilles. Il regardait fixement dans la direction vers laquelle nous attendions le train. Ses mâchoires broyaient lentement les morceaux d'orange qu'il se mettait l'un après l'autre dans la bouche; les lèvres



en moue aspiraient avec grand bruit chaque bouchée. Il faisait penser à quelque grand carnassier trop gras qui ronge à son aise un cadavre sans montrer beaucoup d'entrain et bien conscient de pouvoir à tout instant avaler au choix des bouchées plus grandes encore parce qu'il est confiant que le festin ne saurait jamais tirer à sa fin.

Tel que je l'avais craint, le train n'entra pas à l'heure dite en gare; je me creusai la cervelle sur ce que je pouvais dire à Cécile en guise d'adieu. Des yeux, je cherchai un objet sur lequel parler. Je ne vis cependant que des boîtes de grès et, de l'autre côté des rails, quelques cactus couverts de poussière.

Le silence qui s'était installé entre nous me pesait et comme je n'avais plus rien à dire, j'étais mal à l'aise. Les minutes dans l'attente du train s'écoulaient avec lenteur. Je pensais au voyage, au taxi que je voulais prendre à la gare de Tanger pour aller à l'aéroport, à mes amis de Lisbonne ainsi qu'au plaisir que j'éprouverais certainement à les revoir. Cécile avait l'air triste et nerveuse. J'avais, il est bien vrai, vécu presque tout un mois dans sa maison; elle était habituée à ma présence et peut-être pressentait-elle déjà en cet instant le vide et l'absence de l'autre voix, tout comme l'on abhorre les espaces dépouillés du mur où se sont longtemps trouvés des meubles. Ce n'est pas sans soulagement que nous respirâmes lorsque le train se décida à arriver. La réservation sur laquelle avait insisté un agent de voyage zélé s'avéra superflue, la plupart des sièges dans la voiture restèrent inoccupés. Quelques Français à qui les costumes bleu foncé donnaient l'allure de gens d'affaires sérieux montèrent en même temps que moi. Le grand Arabe vint en dernier, suivi de sa femme qui portait un panier et un sac de voyage. Il s'installa avec quelque peine et d'un geste signifia à la femme d'aller s'asseoir un peu plus loin en face de lui. Je voulus dire encore quelques mots sans importance à Cécile mais il n'était pas possible de baisser la fenêtre, la voiture était climatisée. Comme j'étais maintenant dispensé de dire quoi que ce soit, j'éprouvai de l'apaisement; lorsque le train se mit à faire marche arrière et que lentement Cécile disparut de mon champ de vision, je ressentis une indéniable impression de liberté dont toute honte était absente.

À la faveur d'une cigarette, j'observai furtivement l'Arabe qui regardait indifférent par la fenêtre. L'âge dans ses assauts n'était pas encore parvenu à défaire complètement le profil. Il avait le front haut et lisse, le nez étroit et busqué, le menton très prononcé, mais les joues et le cou charnu, pour leur part, ne faisaient qu'un. Des sillons profonds allaient des narines à la bouche, les lourdes poches sous les yeux conféraient au visage une expression de volume et d'ennui. Ses vêtements laissaient supposer qu'il était riche. La femme avait maintenant ôté son voile et je vis son visage maigre et de mine austère parcouru de sombres plis. Elle ne tenait pas compte des autres voyageurs faisant semblant de ne pas les voir, et n'avait pour tout souci que celui de fouiller dans le panier et d'offrir à manger à l'homme. Elle semblait préparée à un long voyage et sur un linge propre placé près d'elle, elle étendit des fruits, des galettes de pain et de la viande dont l'homme fut le seul à se servir. Il appartenait de toute évidence à ce type de personnes qui mangent compulsivement et sans arrêt afin de garder leur calme. J'étais en train d'évaluer la quantité de nourriture étalée qu'il parviendrait bien à consommer jusqu'à Tan-

ger — à supposer que nous ayons le même chemin — et si la femme pourrait manger elle aussi, lorsque le train ralentit sa course pour finalement s'arrêter.

Sans doute attendions-nous le passage d'un autre train lui aussi en retard, pensai-je en tirant un calepin de ma poche, quand soudain l'Arabe se leva tout agité. Les mains appuyées sur le cadre de la fenêtre, il regardait fixement quelque chose en train de se passer plus bas de l'autre côté du remblai. À son tour, la femme s'était levée, avait jeté un coup d'œil à la fenêtre mais s'était presque instantanément rassise. Les Français se mirent au courant entre eux de l'événement au-dehors. Je me levai et traversai la voiture car la fenêtre où j'avais pris place se trouvait à droite tandis que ce qui attirait l'attention des autres passagers se déroulait du côté gauche du train.

Le remblai présentait à cet endroit une surélévation marquée. Nous étions arrêtés à un village qui ne comptait qu'une seule rue composée de huttes de terre battue couleur havane et dont la forme rappelait des boîtes. Quelques gamins étaient assis sur le talus comme au théâtre et regardaient le spectacle autour duquel la foule faisait cercle. Un subit mouvement de retrait se produisit alors qui nous permit de mieux voir. Un mulet gisait au sol; on était en train de lui lier les pattes en croix. Il tentait bien de se rouler sur le ventre pour prendre pied, mais quelqu'un lui avait passé une corde autour du cou et tirait la tête sur le côté. Sans bien m'être rendu compte de ce qui se passait, je m'étais assis et j'attendais avec les autres la suite des événements. En effet, il n'y avait aucun doute qu'il s'agissait d'un spectacle rare dans ce village. Les hommes se frottaient les mains, indiquaient en riant le chemin et gesticulaient dans notre direction en ayant l'air de nous inviter à venir plus près. Ils avaient ménagé une ouverture dans le cercle de sorte que la bête gisait comme sur une scène devant le demi-cercle des hommes qui faisaient maintenant dos au village.

Cet animal ligoté, jeté à terre et qui tente de se redresser, tout cela s'associait dès lors à des mouvements qui, par leur déterminisme et leur résolution, par cette indubitable volonté d'en arriver à quelque chose d'inéluctablement mortel, provoquaient en moi de l'horreur. L'acte principal suivit à une vitesse telle que c'est précisément en raison de celle-ci que je justifiai mon incapacité à bouger ou à détourner le regard. Avant même que je puisse me rendre compte de la nature de l'objet qu'un grand type maigre vêtu de brun tenait en main, déjà s'était-il élanqué derrière la tête de l'animal et, vif comme l'éclair, lui avait passé le bras sur le cou. Quand il se redressa, ce fut pour laisser voir une terrible blessure, longue et large, qui béait et de laquelle jaillissait un sang sombre. Par deux fois encore, il passa le bras sur le cou; l'entaille devint à chaque coup plus profonde. L'animal avait maintenant la gueule grande ouverte. Il tentait de pomper de l'air dans ses poumons et de bouger la tête. Les hommes le frappèrent aux genoux avec des bâtons; il tenta encore de se rouler sur le ventre. Il finit pourtant par se tranquilliser, le sang ne coulant plus qu'en mince filet de la blessure. À cet instant, le train se remit en marche. Sur la voie d'à côté une locomotive passa, et lorsque je voulus à nouveau regarder à l'endroit où gisait le mulet, nous nous étions déjà avancés de quelques mètres. Je dus me pencher vers l'avant pour continuer de voir le village. Le spectacle semblait terminé et quelques hommes avaient

déjà quitté le groupe pour aller retrouver leur femme ou leur travail. Il était plus que probable qu'en mangeant le mulet, ils parleraient encore de sa mort et de la vigueur dont il avait fait preuve. Je voulus me lever pour aller à mon siège, mais je me sentis trop mal et trop fatigué. Les mains placées à plat sur la grille de la ventilation de la fenêtre, je regardais à l'horizon les distantes montagnes teintées de bleu pour voir loin de ce village, loin de ce train, me réfugiai dans les plans que j'avais élaborés, calculai quand et avec quel retard nous atteindrions Sidi Kazem. J'étais prêt à penser à n'importe quoi pourvu que ce ne soit pas ce que j'avais vu. J'étais honteux de ma faiblesse à supporter la vue du sang et de ces bouches qui ne tarderaient pas à s'attaquer au cadavre pour le ronger jusqu'aux os. Je ne parvenais pas à m'avouer que ce qui me faisait peur, ce n'était, en fait, que ce geste si vif et assuré du bras sur le cou de l'animal. Je n'avais même pas pu y voir le couteau. Mais parallèlement, j'étais conscient que c'était la blessure qui m'avait tant attiré, de même que le sang soudainement apparu là où auparavant se tendait une peau sombre et lisse.

L'Arabe en blanc parla avec la femme; pour la première fois, il s'adressait à elle sur un ton autre que celui du commandement. Il parlait tout en mangeant, faisant les deux choses goulûment, et paraissait de bonne humeur. Les Français s'étaient remis à leurs journaux. Je désirais rejoindre ma place, mais j'éprouvais une telle nausée que j'allai sur la plate-forme de la voiture où il m'était possible d'ouvrir une fenêtre. Lorsque j'entendis le sifflement de l'air qui entraît et le roulement strident des roues sur les rails, je me sentis mieux. À peine avais-je toutefois ouvert la porte qui communiquait avec l'intérieur du wagon que je fus saisi du même dégoût qu'auparavant. Les bruits de notre course y étaient à ce point assourdis qu'ils devenaient presque inaudibles. Le paysage défilait sans bruit devant les fenêtres, le silence à l'extérieur était des plus troublants. Je sus alors pourquoi la scène à laquelle j'avais assisté quelques instants auparavant continuait de m'inspirer de l'horreur. Ni la cruauté avec laquelle on avait abattu l'animal, non plus que le sang, voire la blessure ne pouvaient en être la cause. C'était bien plus le silence dans lequel le tout s'était déroulé, la distance que la paroi de verre avait créée entre moi et ce qui se produisait devant. Je me sentis embarrassé, remis à la véritable place qui me revenait en tant qu'étranger: celle d'un spectateur qui ne peut aspirer à participer. En même temps, j'étais heureux de n'avoir rien à entreprendre et de ne pas intervenir dans ce qui se passait à l'extérieur. Arrivé à Sidi Kazem, je perdis l'Arabe de vue. Il prit le train pour Fès; le panier que portait la femme se faisait maintenant moins lourd. Il restait encore quelques heures de trajet jusqu'à Tanger. J'étais indifférent au paysage de l'autre côté des fenêtres; je laissai défiler l'ininterminable suite de champs poussiéreux bruns, me penchai vers l'arrière et m'endormis. ■

Traduit de l'allemand par André Desîlets



Patrice Remia, né en janvier 1946, a étudié à l'École des Beaux-Arts de Paris. Il a d'abord exposé des gravures en 1969 à la Maison des Beaux-Arts (de Paris) et à Épinal, puis en 1970 à Londres. Par la suite, il s'est tourné vers la peinture, concentrant ses expositions — dont plusieurs en solo — à Paris: Palais de Glace, Montparnasse, Au lieu d'images, Zoo de Vincennes, Belleville, Erèbe rose et Beaubourg (1982), dans le cadre du «Carrefour des régions». Patrice Remia a illustré la couverture de la 20^e livraison de *Nuit Blanche* (automne 1985).